

Groupe de Travail:

« L'instance de la lettre. Sommes-nous arrivés à la "Station Lacan" ?

Non, nous sommes arrivés à la "Station Freud" ! Dialogues dans un "entre"^[1]

Gare 1: Sidnei Goldberg

“Un train arrive en gare. Dans une cabine un garçon et une fille, frère et sœur [...] Regarde !! dit le frère, nous sommes arrivés à Femmes!; Idiot!, répond la sœur, tu ne vois pas que nous sommes à Hommes ?”

Les thèmes de l'identité et des identifications sont présents dans les théories de Freud et de Lacan depuis leurs débuts. Il y a un double mouvement dans le sens de démontrer la constitution du Moi, d'une part et, d'autre part, du processus de délogement de cette instance, le Moi, de la place du seigneur dans sa propre maison, comme nous le dit Freud en évoquant la blessure narcissique causée par la psychanalyse et son invention de l'Inconscient.

Lacan commence son séminaire sur le thème de l'Identification en attirant l'attention sur le fait que dans cette opération, ce que nous pensons en premier lieu, c'est l'autre auquel nous nous identifions.

- Identifiez-vous auprès du portier. Impératif ambigu pour un psychanalyste ou un poète, mais qui vise à opérer une ségrégation des classes par le biais de portails. – Je m'appelle M. Untel, je suis venu rendre visite à Mme Unetelle de l'appartement 42. – Vous êtes venu faire une livraison ? La livraison se fait au petit portail d'à côté, dit le portier à l'interphone, depuis sa guérite blindée. – Je suis venu me délivrer moi-même, je suis ami de Mme Unetelle, répond entre agressif et moqueur celui qui veut entrer par la porte des non-serviteurs.

C'est toujours à un autre qu'on peut s'identifier. Idem est le radical présent dans les mots : identité et identification. Lacan met en relief ce radical latin qui renvoie à la notion d'égalité au début du séminaire précité.

Cet autre auquel nous pouvons nous identifier peut apparaître d'innombrables façons et peut acquérir différentes fonctions dans la vie des personnes. Nous pouvons nous identifier à une image, comme c'est généralement le cas des bébés lors de l'opération baptisée par Lacan comme stade du miroir. Nous pouvons nous identifier à des noms, des prénoms – avant la Seconde Guerre mondiale, dans l'Allemagne nazie, les hommes juifs et les femmes juives étaient contraints d'ajouter les prénoms Israël ou Sara à leurs noms de baptême : désobéir à cette règle impliquait la mort. Nous pouvons nous identifier ou être identifiés par des nuances de

couleur de peau, par le sexe, par des façons de jouir, par des préférences religieuses, politiques et par autant d'autres traits que nous pouvons imaginer. Une grande différence que nous pouvons établir dans ce processus est l'utilisation du trait de différenciation. Son utilisation à l'état de signe ou à l'état de signifiant produit la différence entre une cristallisation aliénante et propice à la ségrégation, ou une propriété créatrice et potentiellement propulsive. Dans son séminaire consacré au thème de l'Angoisse, Lacan signale cette possibilité caractéristique des traits, et plus particulièrement du trait dit unaire, de passer d'un état à un autre.

Du fait d'un important mouvement antiségrégationniste, nous sommes aujourd'hui arrivés à un sigle : LGBTQIAP+. Quelle est la position des psychanalystes face à cet éventail de possibilités de traits identificatoires ? Avant d'oser répondre d'une façon maladroite, il faut ici faire un rappel. C'est Freud qui a souligné dans son texte « Pulsions et destin des pulsions » (1915), tout en se référant à l'objet des pulsions, que pour tout être humain le normal est toujours l'accidentel. Que la norme est que les objets trouvés de manière contingente produisent des satisfactions. Les liaisons que nous - humains, êtres parlants - établissons avec les objets qui provoquent notre désir sont des liaisons dénormalisées, et c'est normal. A partir de cette rencontre fortuite, des fixations ont lieu. Ceci est peut-être la plus grande

contribution apportée par Freud à la question de la sexualité. Quant à la question du genre, bien qu'il n'utilise pas cette terminologie, il a souligné que le masculin et le féminin sont des oppositions qui ne figurent pas dans l'inconscient. Dans l'inconscient, l'opposition qui précède celle-ci est entre actif et passif et entre castré et incastres (« des possibilités de lieux discursifs-logiques pour tout être parlant », avancera Lacan à partir de ces postulats freudiens).

Dans le séminaire Les non-dupes errents, Lacan, donnant une continuité au voyage en train mentionné au préalable, rappellera que l'homme et la femme ne sont que des signifiants et que, donc, pour devenir un homme ou une femme, il faudrait se l'autoriser, à partir de soi-même et de certains autres, au même titre que pour devenir analyste.

Après avoir évoqué la dichotomie entre l'état de signe et l'état de signifiant, il continue à avancer et commence à parler d'identifications propitiatoires d'identités en utilisant les termes faisceau, bouquet ou essaim de signifiants.

Dans cette mesure, il semble clair qu'il n'appartient pas aux analystes de légiférer, de censurer, ni d'indiquer une quelconque régulation concernant les choix identitaires que les êtres parlants peuvent s'inventer au fil du temps. Ce qui nous convient peut-être, conformément à notre éthique, c'est de saluer le symbole + du sigle mentionné. Car sa présence opère ici de

manière analogue à l'objet « a » inventé par Lacan dans son fonctionnement dans le discours analytique. Ce signe + rappelle à chacune des lettres qui le précèdent qu'aucune liste de possibilités identitaires ne sera exhaustive, que ce soit au niveau existentiel ou au niveau des exercices de jouissance. Il rappelle aussi que les fixations sont en fait des fictions ; et que tout mouvement et toute nouveauté seront les bienvenus et sont déjà prévus précisément par la présence de ce symbole qui pointe vers le « un de plus ». Comme Le livre Des mille nuits et une nuit de Shéhérazade. De plus, nous voudrions rappeler que Lacan se plaignait du fait que des décennies de psychanalyse n'aient pas suffi à produire ce qui lui paraissait si intéressant : dans le domaine de la sexualité, une nouvelle perversion/version paternelle (père-version)

Gare 3: María Teresita Pullol- Silvia Cabrera- Karina Rotblat

Résonnant dans l'écoute clinique quotidienne, portant à cette Convergence qui nous interroge aujourd'hui sur l'éthique, nous nous demandons alors pourquoi dans le champ de la psychanalyse identité et identification se confrontent, établissant un versus entre les deux signifiants ?

En tant que psychanalystes, nous travaillons sur l'identification, le nom avec lequel Jacques Lacan a intitulé son enseignement pendant un an, mais nous écoutons aussi en clinique ce qu'il insiste sur l'identité.

Sachant que l'identité se coagule et se fixe depuis le plan imaginaire, et que l'on fait allusion au symbolique en parlant de processus et de mouvement d'identification, une question qui se pose aujourd'hui à l'écoute est celle de savoir comment passer d'un signifiant à l'autre sans arriver à la contestation ou à la censure des concepts dans notre domaine ?

Qu'est-ce qu'il y a installé d'un côté et de l'autre du versus?

Le mot identité, depuis les philosophes classiques, n'avait qu'un sens, celui de sa racine étymologique —latin— *identitas*, c'est-à-dire « égal à soi-même » voire « être soi-même » ou ce qu'on appelle le *principe ontologique d'identité* ($A = A$). Le mot "identification" est formé de racines latines et signifie "action et effet de reconnaître, donner de l'information pour être reconnaître, partager les mêmes croyances". Ses composants lexicaux sont : *identitas* (identité), *facere* (faire), plus le suffixe *-tion* (action et effet).

En parcourant le champ des identifications, on quitte « la dialectique de l'être » pour entrer dans celle de « l'avoir ». Dans le premier temps d'Œdipe "il suffisait d'être le phallus", dans le second il s'agissait d' "être ou ne pas

être le phallus" alors que dans le troisième la situation est celle d'"avoir le phallus". L'identité est toujours associée à une affirmation sur l'être, mais aussi dans la clinique on entend comment l'attachement à certaines identités favorise l'avènement du sujet, lorsque l'identification aux masses l'entrave souvent.

Le transit par les identifications implique une complexité texturée par les trois registres. S'il s'agit du fantasme, la réponse à l'interpellation de l'Autre est en partie forgée en termes de jouissance pulsionnelle, et est marquée par le caractère partiel des objets de jouissance. L'identité s'oppose au partiel, au contraire, elle pousse à l'inclusion dans un groupe aspirant au tout. Si le fantasme répond à partir d'un choix singulier de jouissance, l'identité le fait en incitant à participer à un collectif regroupant plusieurs sujets.

Dans la déchéance du nom du père, le père de la jouissance s'assume-t-il héroïque, qui pousse à la massification, qui ne permet pas l'instauration du désir du sujet, tous subsumés dans la jouissance d'une devise parfois d'une seule identité possible? Comment transiter un joint? La singularité de la pratique analytique apporte dans sa essence le forage de cette fixité identitaire. Comment traverser ces groupes nécessaires sachant la solidarité

à laquelle un certain mouvement de masse est également porté quand'il s'agit de faire valoir les droits des personnes vulnérables ?

Notre travail, toujours au cas par cas, un par un, sera de distinguer dans la praxis, la cause collective "bonne et juste", et comment elle s'enchevêtre fantasmatiquement, pour ne pas rester le sujet coagulé dans l'identité de la masse, car nous savons que l'éthique de la psychanalyse exhorte à ne pas céder au désir, un désir singulier et unique qui peut être à la « cause ». Si elle sort de la main d'un collectif, la praxis indiquera dans le sens de la cure, les opérations favorables qui peuvent expliquer sur la singularité subjective, et sur l'objet qui est en jeu dans cette cause. Ainsi, on n'oublie pas un sens d' "identité" qui fait allusion à ce qui par structure, dans le sens de la cure, trace le cours de l'impossible... lorsque l'identité de la perception est impossible, mais justement là réside la motorisation du désir.

La proposition de ce qui résonne de l'identité dans la clinique, cet Actuel qui n'est parfois pas si actuel, et qui nous interpelle depuis la proposition de ce congrès, c'est de prendre ce trait qui arrive, pour à partir de ce le *même* orienter la cure vers un *acte*. Si l'identité implique étymologiquement ce le *même* , et l'identification, de par ses racines également, implique le *facere* de faire, il y a un acte implicite dans ce passage ; d'un le même au

faire. De la masse à l'extraction de la singularité, des passages que nous aspirons à ne pas nous laisser rejeter avec préjugés mais plutôt favoriser une transition entre le même et un acte qui implique la différence. Un acte qui a le statut de Psychanalytique.

Bien que l'Identification soit un processus subjectif dans lequel l'Autre est pris, incorporé dans ses trois dimensions R, S, I. et, d'autre part, l'Identité, elle répond à une question par rapport au je, par rapport au l'être imaginaire qui se joue dans cette structure, nous remarquons aussi, surtout dans notre pratique clinique, que cette réponse n'est jamais totalement complète, en tant qu'elle ne peut couvrir entièrement, même si elle tente de le faire, toute la dimension imaginaire du je, et quoi, là, est attaché du sujet.

Bien que l'Identité soit le résultat du processus d'identification par lequel le je s'approprie les marques de l'Autre pour constituer ses propres marques, on se demande alors si l'Identité peut être pensée non pas comme un produit fini, clos, mais comme une reconnaissance du l'être soutenu par un manque structurel. Là où le je ne peut répondre d'être toujours de la même façon qu'à partir des repères qui sont mis en jeu dans chacune des situations de la vie.

Gare 3 : Maria Ângela Bulhões

Nous comprenons que l'identité est une construction produite à partir de l'identification. Le premier processus d'identification que Freud nous présente est l'identification primaire au père. Il nous dit que c'est le premier lien affectif avec un élément externe. Chez Lacan, nous parlons de la constitution du sujet qui se produit dans la différenciation avec le premier Autre. C'est l'inscription de la trace unaire qui fait l'inauguration de la chaîne signifiante et produit la fonction de garant pour lancer l'objet dans sa métonymie.

Pour le sujet, le processus d'aliénation est toujours en question dans la continuité d'être pour l'Autre, tout comme la constitution de la différence par l'identification à la trace qui fait la différence. L'identification à la trace participe à la constitution d'un MOI. Mais un MOI qui ne peut pas produire l'essence de son être car il sera toujours incomplet.

En clinique, nous rencontrons des cas où nous entendons parler d'une certaine recherche pour constituer une refondation du sujet. Une chance de recommencer à zéro, où le nouveau signifiant instaurerait le désir de produire la différence. Un nouveau nom, un nouvel endroit géographique, un nouveau genre, une nouvelle façon de vivre, etc.

Ainsi, nous pouvons réfléchir que le discours analytique proposé par Lacan intègre dans sa formule la production d'un nouveau signifiant S1 qui serait

possible en résultat d'une analyse. Dans une analyse, il ne s'agirait-il pas de refonder le sujet de manière moins aliénée au discours de l'Autre? Dans le discours de l'analyste, nous trouvons le sujet divisé, l'analyste dans la position de l'objet en tant que cause de désir et le savoir inconscient comme vérité issue de cette division. Et un nouveau S1 comme production de cette opération dans l'analyse.

Les formes que quelqu'un trouve et invente pour insérer le nouveau signifiant seront toujours liées à la chaîne signifiante qui travaille dans cette histoire/ce discours de l'Autre. Certainement, le nouveau signifiant exige plus de radicalité lorsque la répétition du même se présente menaçante. Nous savons que l'identité peut parfois prendre une forme unique qui produit de la fixité, mais elle peut également se présenter comme une mutation constante sans point d'arrêt. Ces identités sont imaginairesment fixées ou imaginairesment infinies dans la mesure où elles sont prises pour donner de la consistance à un MOI complet.

Pour l'analyste, ce qui importe est le processus d'identification qui permet ou non une certaine condition de sujet. Dans l'analyse, nous travaillerons pour créer un mouvement dans la fixation, et lorsque le mouvement est ininterrompu, créer des points d'arrêt. Enfin, permettre de nouveaux processus d'identification qui permettent de nouveaux réarrangements.

Constituer et insérer de nouveaux signifiants qui peuvent faire valoir le signifiant Nom-du-Père sous la forme de Sinthome. Une certaine invention de sujet.

C'est dans la condition de parler de sa souffrance que quelqu'un vient chercher une analyse. Il vient nous parler de ce qui avance et de ce qui ne va pas dans son histoire. Ce qui bouge et ce qui paralyse. D'où il croit ne pas pouvoir sortir. En demandant des solutions, il commence à raconter son labyrinthe historique. Ses références, ses identités et où il ne voit que de la répétition. Tous les choix pour aller plus loin dans les possibilités de vie créative et de production de désir sont dans la ligne d'une clinique du sujet.

GARE 4 - ELAINE STAROSTA FOGUEL (APPOA)^[i]

Le siècle dernier a été témoin de génocides à grande échelle qui ont entraîné la mort de dizaines de millions d'individus. Nous ne parlons pas ici de guerres, mais de gouvernements totalitaires basés sur l'extermination de leur propre population civile.

Ainsi en a-t-il été en Allemagne, en Russie, dans le Rideau de fer, en Chine, en Turquie, au Rwanda, entre autres. L'arrivée au pouvoir d'un groupe initialement restreint qui grandit rapidement et se transforme en une masse fervente, menée par une créature fanatique de ses propres idées, aboutit au contrôle des forces armées qui subjugué tout le monde et établit la terreur qui conduit au génocide, qui se perpétue comme stratégie de maintien du pouvoir. Récemment, dans notre pays, le mépris du gouvernement précédent pour la santé de la tribu Yanomami a décimé une grande partie de sa population, et nous parlons désormais du génocide Yanomami.

Comme Imre Kertész l'a déjà souligné, « nous devons visualiser clairement la situation : aucun totalitarisme de parti ou d'État ne peut exister sans discrimination, et la forme totalitaire de discrimination, à son tour, est nécessairement un génocide » (KERTÉSZ, 2004 p. 69).

Après la Première Guerre mondiale, Freud commence à s'occuper de la psychologie des masses, qui montrera sa puissance meurtrière dans la seconde partie du XXe siècle. Il suggère qu'une forte identification avec le trait unaire d'un leader amène le sujet à abandonner ses censures d'origine et à adopter une manière collective de penser, de ressentir et d'évaluer. Comme dans une passion ou comme dans l'hypnose, l'image et la parole d'un inconnu dévorent le moi : « (...) dans l'aveuglement de l'amour, le manque de pitié est porté au comble du crime. La situation totale peut se résumer entièrement en une formule : l'objet a été mis à la place de l'idéal du moi » (Freud, pp.143-144).

Dans ces cas, les deux autres formes d'identification névrotique, l'amour pour le père et l'identification au symptôme de l'Autre, sont subsumées sous le nouvel *idéal du Je* qui commande la jouissance de chacun dans le groupe des adeptes, générant une continuité entre la constitution libidinale du sujet et celle du groupe : un *trait unaire d'identification* au chef opère une véritable mutation dans les liens, dans les affections, dans les valeurs, dans le vocabulaire et dans l'éthique des adeptes de masse.

La jouissance phallique, constituée par chaque sujet dans sa civilisation, perd ses contours et se contamine avec la pulsion de mort, avec le sadisme, avec la perpétuation de l'atrocité. C'est une nouvelle structure psychique qui émerge, capable de paroles et d'actions que la *polis*, jusqu'alors, réglait.

La fragilité des opérations de manque, qui semblent se démanteler dans le fanatisme de la horde violente, est surprenante. Force est de constater que les opérations qui initient la castration à la jouissance et l'accès à l'ordre phallique ne peuvent être que des états transitoires chez certains sujets dans notre civilisation.

[1] KERTÉSZ, Imre. *A língua exilada*. São Paulo: Companhia das letras, 2004.

[2] FREUD, Sigmund. *Psicologia das massas e análise do eu*. Rio de Janeiro: Imago Editora Ltda, 1976.

Gare 5: Ana Virginia Nion Rizzi

Dans ce groupe de travail, nous avons travaillé sur quelques notes concernant l'identification et l'identité. Les pistes de réflexion sur les catégories passent par les phénomènes qui transitent dans deux sens : celle qui renvoie à l'énigme de l'identité dite sexuelle, et celle qui renvoient aux phénomènes identitaires d'une nation/peuple/masse.

A travers ces exemples, nous essayons de trouver le point de rupture entre l'une et l'autre, ainsi que les possibles rapprochements ; et plus encore, les limites des deux catégories, l'identification et l'identité. Dans des discussions fructueuses, nous avons trouvé des fils qui mènent de l'un à l'autre lorsqu'il s'agit des cadres de l'identification imaginaire pour penser les phénomènes d'identité.

Les exemples travaillés allaient des sujets, quand on parle d'identité sexuelle, aux effets de masse, quand il s'agit des phénomènes de la nation/du peuple.

Pour travailler sur l'identification imaginaire on se réfère à Freud (1921) dans "Psychologie des foules et analyse du moi" où l'on apprend les trois types d'identifications : au père, au trait et au désir de désir. Ces trois identifications freudiennes seraient du côté de la constitution du *moi* dans son aspect imaginaire.

Du côté du je moi, spéculaire, rival, qui peut pénétrer les chemins de la violence, au-delà de l'utile tension narcissique. Rentable, au sens où il crée un reste capable de provoquer la cause du désir d'élaboration.

Lorsque les frontières sont détruites par la violence pour dominer, soumettre, extradier et usurper l'autre, nous entrons dans la politique persécutrice et paranoïaque de l'extermination de la différence. Ainsi, nous citons des exemples d'effets de masse, dans des régimes dictatoriaux identifiés à un certain trait au chef/père/fils/seigneur.

En travaillant sur les limites possibles de l'identification imaginaire/identité, nous faisons allusion aux versions réelles et symboliques de la loi. Nous réfléchissons aux relations possibles entre un certain déclin du Nom-du-Père afin d'avoir des effets de masse à caractère plus ségrégationniste.

Ainsi, la précarité symbolique et réelle apporte des aspects de plus en plus violents et ségrégationnistes qui remettent en cause ce qui est transmis du père et qui permet de s'identifier au réel depuis le père mort.

La tentative d'homogénéisation et l'idée qu'elle devienne universelle, c'est-à-dire pour tous, dans son imaginaire comme façon de marquer quelque chose qui viendrait du Nom-du-Père, montre peut-être les signes d'un certain déclin. Dans quel sens ? Au sens où le père est le père mort pour faire place

aux versions minuscules du père. Nous savons qu'il peut y avoir des versions du père et non l'« A » version du père.

Les effets de marquer quelque chose de différent à chaque fois ne semblent pas se situer sur un terrain où l'on peut transiter et transmuter. Quelque chose apparaît peut-être comme essayant de marquer avec une consistance imaginaire ce qu'il faut inscrire comme différent, essayant de liquider les différences dans une strate imaginaire.

[1] Texte présenté au VIII^{ème} Congrès Internationale de Convergence -
Movement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne, *QUELLE ÉTHIQUE
POUR LA PRATIQUE PSYCHANALYTIQUE AUJOURD'HUI?*, 24, 25, 26 y
27 mai, 2023.

Gare 6: Deise Stein

Si l'identification est le moyen par lequel le sujet devient singulier, l'identité est ce qui lui permet de se reconnaître comme singulier. Ce sont deux notions à la fois très proches et distantes : les identifications assurent une identité.

La première identification se fait dans le registre de l'imaginaire, elle est narcissique, là où apparaît le « je ». Il y a aussi l'identification symbolique, que Lacan désigne comme identification de signifiant. Cette dernière trouve son fondement dans le trait unaire, élément qui est à la base de la chaîne symbolique et qui renvoie à l'irreprésentable. Sans lui, les autres signifiants ne représenteraient rien. C'est-à-dire que cet irreprésentable a pour fonction essentielle de soutenir la chaîne signifiante elle-même. C'est le signifiant qui fonde la chaîne, le trait à partir duquel un sujet peut se compter.

L'identification est toujours partielle. L'identification au trait favorise la constitution d'un *JE* qui va toujours se présenter incomplet, puisque le sujet s'identifie aux autres, mais devant se séparer pour exister. Selon Soller, l'identité est le contraire de l'égarement, et la séparation est le contraire de l'assujettissement.

En proposant le concept de trait unaire, Lacan entend signaler ce qu'il y a de radicalement unique dans le sujet, marquant sa place unique dans le champ du langage, c'est ce par quoi chacun peut être « un », support de la marque de la singularité, en même temps c'est un signe d'identité et de la différence elle-même. Ce qui caractérise l'unité du signifiant, c'est d'être la pure différence, il se constitue par opposition aux autres éléments signifiants de la chaîne.

Revenant à l'identification imaginaire, il est pertinent de commenter l'importance de l'imaginaire dans la constitution du sujet, à travers le regard de l'Autre maternel pour que le *je* puisse se constituer en *imago* qui représente un corps dessiné par les traits du désir de l'Autre. Le stade du miroir témoigne d'une identification – quelque chose se forme dans lequel le bébé peut s'identifier –, installant la formation du corps imaginaire, donnant consistance à son corps fragmenté, un corps unifié par l'image du miroir qui lui confère un attribut de complétude. C'est un moment nécessaire de la formation du *je*, sans lequel la constitution du sujet pourrait être irrévocablement altérée.

Comme l'identification à l'image supposée totalisante du miroir où s'accomplit une assimilation d'une image spéculaire, toute identification qui cherche une identité de complétude, une clôture de sens, à l'intérieur d'un idéal d'identité est imaginaire.

L'identification symbolique, au contraire, fait trou, manque, et vient se substituer à la totalité trompeuse de l'imaginaire, s'ouvrant à la signification, où le sujet advient comme l'effet d'un signifiant. Là où l'imaginaire cherche une clôture de sens, le symbolique apparaît comme une ouverture à la signification, là où l'identification imaginaire suppose une identité

permanente, l'identification symbolique est marquée par des substitutions successives dans une série d'identifications (Cruglak, 2001).

L'identification se fait toujours dans les traces, par la mise en relation avec les traces de l'autre. C'est ce qui me capture de l'autre. C'est la marque de l'autre en moi. L'analyse est ce qui permet de produire une re-couture dans les identifications.

Il rappelle aussi que les fixations sont en fait des fictions ; et que tout mouvement et toute nouveauté seront les bienvenus et sont déjà prévus précisément par la présence de ce symbole qui pointe vers le « un de plus ».

Comme Le livre Des mille

*****Il rappelle aussi que les fixations sont en fait des fictions ; et que tout mouvement et toute nouveauté seront les bienvenus et sont déjà prévus précisément par la présence de ce symbole qui pointe vers le « un de plus ».

Comme Le livre Des mille

Il rappelle aussi que les fixations sont en fait des fictions ; et que tout mouvement et toute nouveauté seront les bienvenus et sont déjà prévus précisément par la présence de ce symbole qui pointe vers le « un de plus ».

Comme Le livre Des mille

Gare 7 : Rosane Ramalho

La relation entre identité et identifications est un thème crucial de nos jours, à la fois en raison de l'importance qu'elle a dans la théorie et dans la pratique psychanalytique, et en raison de l'impact que les mouvements identitaires ont eu sur le scénario politico-culturel actuel. Ces mouvements identitaires ont fortement mobilisé non seulement des revendications de reconnaissance, mais aussi des critiques dirigées vers des théories, des institutions, des domaines de connaissances et de pratiques, qui ont été désignés comme étant des participants silencieux mais puissants aux processus d'oppression, d'exclusion ou de ségrégation de personnes ou de groupes.

Le champ psychanalytique n'a pas été épargné par tout ce mouvement historique. La discussion sur les identités a suscité de vifs débats entre les psychanalystes et les militants, et aussi chez les psychanalystes - qui défendent différentes positions face à ces mouvements et à leurs répercussions dans la clinique et dans la vie sociale. Les discussions intenses récemment suscitées autour des livres d'Elisabeth Roudinesco, *Le moi souverain : essai sur les dérives identitaires*, et de Paul Beatriz Preciado, *Je suis un monstre qui vous parle: rapport pour une academie de psychanalystes*, illustrent bien ce processus.

Les soi-disant "luttons identitaires", telles que celles engagées en faveur de la cause LGBTQIA+ et du mouvement antiraciste - bien que, pour certains, elles soient encore considérées comme de simples phénomènes de masse (et donc totalisants) - consistent en des processus nécessaires pour promouvoir des transformations culturelles qui permettent la reconnaissance de l'exercice de la condition de sujet pour ceux qui, vivant en marge et dans des situations d'effacement ou de ségrégation, ont cette condition niée ou restreinte.

Actuellement, nous assistons à plusieurs luttons antiracistes, menées non seulement par le mouvement noir, mais également par des blancs qui, en prenant en compte leur situation de privilège, c'est-à-dire en reconnaissant le rôle de la blanchitude dans le maintien silencieux du racisme structurel dans notre culture, s'engagent dans la transformation de ce cadre, en assumant l'identité raciale de blancs pour dénoncer la structure naturalisée de privilèges dont ils se sont historiquement considérés comme bénéficiaires.

Le problème survient lorsque la revendication ou l'assomption de l'identité cède la place à la fixation de l'identité.

Dans la préface du livre d'Asad Haider, *Le malentendu: race, classe et identité*, Silvio Almeida, actuel ministre des Droits de l'Homme au Brésil, écrit que "le 'malentendu' dont parle Haider ne consiste pas à prendre en compte l'identité dans les analyses de la société, mais à les analyser comme si elles étaient extérieures aux déterminations matérielles de la vie sociale". Le malentendu consiste à perdre de vue que l'identité est un point de départ pour la transformation structurelle de la société, et non une fin en soi.

Nous ne pouvons pas ignorer le fait que le Brésil a été le dernier pays occidental à abolir l'esclavage, ni ignorer les marques symboliques que cette histoire imprime dans notre culture. Des faits très courants en sont des exemples : un groupe de jeunes aller à une fête et seulement le seul noir être fouillé à l'entrée; quelqu'un affirme avoir peur en rencontrant une personne noire dans une rue déserte; le fait que dans les prisons, la population carcérale est composée en grande majorité de personnes noires; encore, le nombre de personnes tuées injustement par la police, simplement en raison de la couleur de leur peau. La naturalisation du véritable génocide des jeunes noirs et pauvres au Brésil en est la plus grande preuve.

Certains psychanalystes continuent à voir ces luttes identitaires comme de simples phénomènes de masse, tandis que d'autres, pensent que elles promeuvent la fixation d'une identité dans une perspective de complétude. Bien sûr, cela peut arriver dans certains cas. Cela arrive à de nombreuses personnes qui nous parviennent avec une identité cristallisée qui doit être remise en question. Cependant, une stratégie d'affirmation identitaire peut permettre quelque chose de différent: la réappropriation d'une identité connotée négativement, qui n'est plus considérée comme une disqualification, mais comme une attribution de valeur positive, permettant ainsi au sujet, à partir de la reconnaissance des traits identificatoires de son histoire, d'accéder à une autre forme d'existence.

En ne tenant pas compte de l'importance de ces luttes pour la reconnaissance en tant que sujet, pour l'accès à la possibilité d'exister dans leur singularité, ne serions-nous pas en train de collaborer précisément avec le maintien de la ségrégation ?

Gare 8: Eliana Betancourt

On peut citer d'innombrables *transitions* qui se produisent dans la recherche ou la rencontre – choisie ou forcée – de nouvelles identités : changement de nom, d'état civil, de statut social, de statut professionnel, migrations, etc.. Une nouvelle identité guette ces transitions, la question de savoir si elles s'installeront comme une identification est à définir tout au long du processus.

Et quand la transition est conçue comme une nouvelle identité de genre ?

Nous prenons comme exemple deux noms : Léa (fictif) et l'autre choisi par elle Caytlin Jenner.

Des vignettes rapides pour nous faire réfléchir à ce qu'il en est lorsque quelqu'un annonce « il y a une erreur dans mon corps ! ».

Léa a dit en analyse : « quelqu'un va remarquer une erreur dans ce que je fais et rien va marcher ! ».

Il s'ensuit : « l'autre jour, j'ai vu une femme qui chantait en levant les bras vers le haut et j'ai imaginé que ce serait merveilleux si on lui amputait les bras... quel soulagement... ».

Lorsqu'elle a dû se faire opérer pour couper une partie de la gencive qui poussait sur ses dents, elle a vécu des moments d'angoisse féroce parce qu'elle ne savait pas si le avait dit au dentiste de couper à la bonne taille ou non.

Pour le quatrième anniversaire de Léa, son père lui a fait un dessin. Elle est née à midi.

Il dessine un soleil et sous ce soleil, son père écrit : « Midi, moment de l'ombre la plus courte, fin de l'erreur la plus longue », une phrase de Nietzsche

Un an plus tard, son père meurt. Et c'est là que Léa s'est clouée : au bout de la plus longue erreur et dans l'éternelle correction.

Dans *Le Séminaire Encore*, Lacan, commente le moment fulgurant de l'amour courtois et l'émergence de la psychanalyse :

« Il est bien clair que c'est pas ça du tout qui arrangera les *rapports de l'homme aux femmes*. C'est ça le génie de Freud, c'est que il a été porté par ce tournant. [...] c'est le son le plus rigolard de la sainte farce de l'histoire. On pourrait peut-être, pendant que ça dure, en voir un petit éclair, un petit éclair de quelque chose qui concernerait l'Autre, l'Autre en tant que c'est à ça que A/ [grad A barée] femme a affaire^[3]. »

Se pourrait-il que ce « pendant que ça dure » dont parle Lacan est en train de passer et qu'il faudrait faire attention à quelque chose de l'ordre de la

transition en ce qui concerne à l'Autre et que peut-être vous n'êtes plus de cette femme dont il parle ?

Cette transition qui, une fois de plus, passe par le corps.

Le phénomène du transgenderisme n'est possible que parce que la science et la technologie accompagnent le désir de *libre choix* que les sujets pensent vivre. Nous sommes face à un moment où une nouvelle angoisse nous guette : le paradoxe du libre choix de savoir si je suis un homme ou une femme.

Sommes-nous confrontés à un nouvel impératif ?

Apportons ici le cas de Bruce devenu Caitlyn Jenner.

Caitlyn a non seulement réalisé l'une des transitions les plus spectaculaires, en se transformant en une belle femme, mais elle a également vécu comme un homme qui suscite l'envie chez les hommes. Il était un beau gosse et un médaillé d'or aux Jeux Olympiques de 1976, pas dans un seul sport, mais dans le décathlon.

Ainsi, comme Caitlyn le dit elle-même, je pense toujours que c'est ce petit garçon stupide et dyslexique qui est dans les parages. Le garçon survit sous les couches de modifications du corps.

Après les célèbres photos de Vanity Fair, elle déclare : « C'était la première fois que j'ai vu une image de moi, de qui je suis. Et je me suis dit : « Tu sais quoi ? Ça va marcher ! On va s'en sortir. »

De quoi *nous* parle-t-elle ?

Michel Foucault dit : « nous exigeons que le sexe dise la vérité, nous exigeons qu'il nous dise notre vérité, ou mieux, la vérité profondément enfouie sur nous-mêmes que nous croyons posséder dans notre conscience immédiate ».

De quelle vérité les transgenres demanderaient-ils au corps de parler ?

Revenons au mot posséder utilisé par Foucault.

Pour Winnicott, « l'objet transitionnel n'est pas un objet interne, c'est une possession. En même temps, il n'est pas (pour l'enfant) un objet externe ».

L'objet transitionnel est *la première* possession du non-moi.

Il se produit dans ce processus de *transition* une rencontre avec un nouvel objet transitionnel, ou nouveau *non-moi* qui pourrait éventuellement organiser la position ici tant désirée d'être dans l'autre genre.

On peut toujours se demander, avec Foucault, si ce n'est pas seulement une possession de la vérité que l'on imagine obtenir.

Qu'est-ce que cela veut dire quand, pour corriger une erreur, je dois toucher le corps ?

La sexualité passerait par une coupure réelle dans le corps.

E... très important, comme l'a dit Caitlyn : « J'ai vu mon image pour la première fois. Qui je suis vraiment. » Mais elle n'était pas la seule à le voir. Comme un bébé devant le miroir, elle avait des millions d'yeux qui la guettaient, l'admiraient et disaient : comme tu es belle !

Il est possible qu'il y ait un passage à travers le miroir et une ré-adolescence (c'est-à-dire une transition où je ne sais pas qui je suis) dans la recherche d'une nouvelle identité de genre.

Ane Lebovits, à la fin de la séance photo avec Jenner, a déclaré : « J'ai l'impression d'avoir vu la « *making* » de Caitlyn (la « fabrication » de Caitlyn). Elle a fait bien plus que cela, elle a été le regard derrière la caméra qui, comme la mère devant le miroir, a narcissisé le corps du bébé.

[1] **Texte présenté au VIII^{ème} Congrès Internationale de Convergence - Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne, *QUELLE ÉTHIQUE POUR LA PRATIQUE PSYCHANALYTIQUE AUJOURD'HUI?*, 24, 25, 26 y 27 mai, 2023.**

^[2] En portugais, dans la version de M.D. Magno, aux éditions Zahar, chapitre VII, qui s'intitule "Letra [lettre] de uma carta [lettre] de Almor" (N.T.).

^[3] <http://staferla.free.fr/S20/S20%20ENCORE.pdf> , p. 72.